



HAL
open science

Compte-rendu - François Gemenne, Aleksandar Rankovic, Atelier de cartographie de Sciences Po, Atlas de l'Anthropocène, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2019, 158 p., préface de Jan Zalasiewicz, postface de Bruno Latour, ISBN : 978-2-7246-2415-1.

Clément Dillenseger

► **To cite this version:**

Clément Dillenseger. *Compte-rendu - François Gemenne, Aleksandar Rankovic, Atelier de cartographie de Sciences Po, Atlas de l'Anthropocène, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2019, 158 p., préface de Jan Zalasiewicz, postface de Bruno Latour, ISBN : 978-2-7246-2415-1.. Lectures, 2019, 10.4000/lectures.38161 . hal-02948242*

HAL Id: hal-02948242

<https://hal.science/hal-02948242>

Submitted on 24 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ouvrage recensé :

François Gemenne, Aleksandar Rankovic, Atelier de cartographie de Sciences Po, *Atlas de l'Anthropocène*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2019, 158 p., préface de Jan Zalasiewicz, postface de Bruno Latour, ISBN : 978-2-7246-2415-1.

Par définition, un atlas fait la part belle à l'iconographie et cela commence dès la première de couverture. Celle de ce livre présente une empreinte digitale qui se meut progressivement en courbes de niveau, symbolisant ainsi le lien entre l'humanité et le sol sur lequel elle vit¹, tout en faisant référence à la cartographie, abondamment utilisée tout au long de cet ouvrage. C'est en effet sur le triptyque humains, Terre et cartes que repose l'*Atlas de l'Anthropocène*, dont l'objectif est d'illustrer ce concept. L'Anthropocène peut être défini comme le moment où les humains (*anthropos*, en grec, signifie « humain ») sont devenus la force géologique principale : c'est-à-dire que les changements environnementaux sont principalement le fait des humains et de leurs activités. Si le terme d'Anthropocène demeure discuté chez les géologues², les sciences humaines et sociales s'en sont rapidement saisies en lui accordant une importante fécondité. Ce concept engendre des échanges particulièrement intéressants et est une invitation à un dialogue plus intense entre les sciences sociales et les sciences exactes et expérimentales. Dans la préface, le paléobiologiste et président du groupe de travail sur l'Anthropocène Jan Zalasiewicz qualifie l'anthropocène de « super-hyper-objet » (p. 7), afin d'insister sur sa complexité. Pour rendre compte de cette complexité, les auteurs et cartographes³ de l'*Atlas de l'Anthropocène* savent alimenter les échanges de la géologie et de la climatologie avec l'histoire, la géographie et l'économie dès le chapitre introductif.

²Intitulée « Notre époque, l'Anthropocène », cette entrée en matière propose une acception large du concept. Des dénominations alternatives (Capitalocène, Thermocène, Thanatocène...) proposées par d'autres chercheurs sont présentées, tout comme différentes dates clés qui pourraient marquer le début de cette époque géologique. Les auteurs s'appesantissent toutefois, avec justesse et synthèse, sur le moment de la « Grande Accélération » : les années d'après-guerre où les transformations de l'environnement ont été particulièrement intenses et rapides, dans un grand nombre de pays. Dès l'introduction, l'Anthropocène est également présenté sous un angle politique. Tous les *anthropos* ont-ils joués (et jouent-ils encore) un rôle équivalent dans l'avènement de cette nouvelle époque géologique ? On peut regretter que cette question ne soit pas explicitement posée (au sens où elle ne fait pas l'objet d'une double page), car c'est bien l'idée d'un *anthropos* générique qui est critiquable alors même que « l'empreinte » écologique des humains varie selon l'époque et les espaces considérés. Autrement dit, la participation d'un·e Indien·ne moyen·ne de 1950 aux changements globaux est moindre que celle d'un·e Américain·e moyen·ne d'aujourd'hui. Mais les auteurs remettent tout de même rapidement en cause le paradigme du développement (p. 26) qui plébiscite une croissance infinie dans un monde fini.

³Il est possible de distinguer deux ensembles de chapitres dans cet ouvrage. Le premier ensemble rassemblerait les chapitres « Ozone », « Climat » et « Biodiversité » et le second regrouperait les chapitres « Pollutions », « Démographie » et « Politiques de l'Anthropocène ». Tandis que le premier permet d'insérer les humains dans les systèmes (biologiques, chimiques, physiques) dont ils font partie, le second permet d'aborder l'humain à une échelle plus « macro », comme à la fois victime et responsable des changements environnementaux contemporains.

⁴Le premier ensemble est donc moins « anthropocentré » que le second, mais pas moins « anthropocénique » puisqu'il permet d'illustrer avec pertinence la relation symbiotique des humains avec leur planète. Le chapitre « Ozone » présente le cas du médiatisé « trou dans la couche d'ozone », objet paradigmatique de l'Anthropocène parce qu'il incarne parfaitement ce que Bruno Latour appelle un objet *hybride*, c'est-à-dire qui relèverait à la fois de la « Nature » et de la « Culture ». En choisissant de développer cet exemple sur un chapitre entier (certes court), les auteurs entérinent ainsi la caducité du « Grand Partage » entre Nature et Culture, montrant que l'influence des humains se retrouve partout (et qu'ils ne la maîtrisent pas nécessairement). Ce choix est également une manière pour les auteurs de rappeler que l'Anthropocène est un moment politique, puisque le premier traité universellement ratifié (le protocole de Montréal, en 1987) l'a été pour lutter contre la dégradation de la couche d'ozone. Le second chapitre, « Climat », offre des pages intéressantes sur des processus environnementaux tels que la hausse globale des températures (p. 44), l'élévation du niveau des mers (p. 48) ou encore l'acidification des océans (p. 50). Mais les auteurs abordent également les migrations environnementales (p. 56, sujet de prédilection de François Gemenne), questionnent l'hypothèse de « guerre du climat » (p. 58) et présentent le « défi sanitaire » (p. 54) induit par le changement climatique (paludisme, maladies cardiovasculaires, sous-alimentation...). Si l'on pouvait s'attendre à trouver ces dernières réflexions dans

les chapitres « Démographie » ou « Politiques de l'Anthropocène », les auteurs marquent ici leur volonté d'incarner les changements climatiques, de ne pas déconnecter les humains et le climat. Enfin, le troisième chapitre, « Biodiversité », ne se contente pas de faire le constat d'une extinction massive de la biodiversité mais décline les changements paysagers, biologiques, anthropiques qui l'expliquent. Ce premier ensemble de chapitres a donc l'avantage d'illustrer la nature systémique des relations entre les humains et leur planète, en traduisant par de belles illustrations des études issues de disciplines variées (histoire environnementale, biologie, santé, climatologie...).

5Le second ensemble tient sa cohérence du caractère plus anthropocentré des chapitres. L'humain est ici considéré comme une entité générique, agissant sur son environnement à toutes les échelles, pour le meilleur et pour le pire. Tout d'abord, si les « Pollutions » abordées s'observent à différentes échelles (du corps au « continent » de plastique), elles concernent tous les vivants, partout. En effet, il est ici question des perturbateurs endocriniens (p. 98) autant que des risques industriels (p. 100) et de la pollution lumineuse (p. 94). Ces pollutions, très diverses, invitent les auteurs à questionner les modalités de l'habitation humaine dans le chapitre qui suit, « Démographie ». « Humains, trop d'humains ? » : la question est posée explicitement (p. 106) et l'accroissement du nombre d'humains sur la planète est mis en regard avec la finitude des ressources terrestres (p. 110). Les modes de vie, abordés ici sous l'angle de l'énergie (p. 112) ou de l'alimentation (p. 114), doivent faire l'objet d'une attention particulière à l'heure où des centaines de millions d'humains sortent de la pauvreté pour intégrer la classe moyenne. Il en va de même pour les villes, puisque l'humanité est désormais majoritairement urbaine et que l'abondance de biens y favorise la consommation. Enfin, le dernier chapitre, « Politiques de l'Anthropocène », fait le point sur les réceptions collective et institutionnelle des discours scientifiques à propos de l'environnement. On y sent aisément l'influence de François Gemenne, membre du GIEC et, à ce titre, observateur privilégié de la traduction politique du langage des experts. Ce biais implique toutefois une approche très institutionnelle ou « par le haut », (par exemple, p. 126 le GIEC et p. 130 les industries) au détriment d'une seule et rapide évocation des organisations non gouvernementales (ONG) et du militantisme (p. 134). À la lecture, cela peut donner le sentiment d'une déconnexion entre la quotidienneté de la vie des *anthropos* et ce que pourraient (aussi) être des « politiques de l'Anthropocène », appropriées ou « par le bas ». La conclusion invite, enfin, à faire preuve de prudence face aux solutions rapides, simplistes ou radicales que peuvent parfois offrir l'ingénierie (la technique) et la politique (l'idéologie). Pour sortir des seuls discours, les auteurs recommandent « d'expérimenter en grand et en vrai » (p. 140). Autrement dit, ils souhaitent que les idées soient mises en actes, traduites en politiques concrètes et s'incarnent dans des territoires et des pratiques.

6La postface de Bruno Latour insiste, elle aussi, sur le caractère politique de l'Anthropocène et sur la nécessité de reconnecter « le monde dans lequel on vit [...] et celui dont on dépend » (p. 144).

7Agréable à lire comme à regarder, *l'Atlas de l'Anthropocène* peut être considéré à la fois comme un abrégé sur les changements environnementaux globaux, comme un joli livre d'image, comme un excellent support de cours ou, plus simplement, comme un ouvrage sérieux, accessible et illustré, pour comprendre la transversalité et la fécondité du concept d'Anthropocène. La bibliographie satisfera les curieux et les curieuses tandis que l'index permet une circulation aisée dans le livre. Il est appréciable que le ton de l'ouvrage ne momifie pas le concept d'Anthropocène, qu'il permette de laisser des questions sans réponses et qu'il teste des hypothèses scientifiques. Il est toutefois dommage et curieux qu'un atlas n'interroge pas davantage la question de la *représentation* de l'Anthropocène et sa mise en récits (parmi lesquels, les infographies). D'un point de vue éditorial, cela aurait marqué davantage la spécificité de cet ouvrage vis-à-vis de parents proches, tels que *l'Atlas du Climat*, de François-Marie Bréon et Gilles Luneau⁴. D'un point de vue intellectuel, cela aurait permis de prolonger ce beau dialogue des sciences humaines et sociales aux sciences exactes jusque vers le monde des arts, où le concept d'Anthropocène et ses implications sont discutés, appropriés et représentés. D'autant que, comme le rappelle Christian Grataloup⁵, avant la fin du XVI^e siècle, on appelait les atlas des « théâtres du monde », ce « qui avait le mérite d'avouer la dimension scénographique de la cartographie » (p. 96) !

NOTES

¹ L'ouvrage participe ainsi à instaurer une « iconographie de l'anthropocène » puisqu'il reprend l'idée de l'empreinte digitale, déjà proposée par le *Deutsches Museum* de Munich lors d'une exposition de 2015 qui fait date dans la diffusion du concept d'Anthropocène. L'exposition s'intitulait alors *Willkommen im Anthropozän* (Bienvenue dans l'anthropocène).

² L'union géologique internationale (UISG) n'a pas encore adopté cette dénomination : des discussions subsistent sur la pertinence du concept, sa datation et les marqueurs géologiques pour distinguer cette époque.

3 François Gemenne est chercheur du FNRS à Liège et membre du GIEC. Il est spécialiste des questions de géopolitique de l'environnement. Aleksandar Rankovic est docteur en écologie et diplômé en affaires internationales. Ses thématiques de recherche sont liées aux politiques internationales sur la biodiversité et le climat. Les cartographes de l'Atelier de cartographie de Sciences Po sont Thomas Ansart, Benoît Martin, Patrice Mitrano et Antoine Rio.

4 François-Marie Bréon, Gilles Luneau, *Atlas du climat. Face aux défis du réchauffement*, Paris, Autrement, 2018.

5 Christian Grataloup, *L'invention des continents. Comment l'Europe a découpé le monde*, Paris, Larousse, 2009.